

## Pour non-liseurs

Réjean Beaudoin, Jean-Pierre Issenhuth et Nadine

Volume 28, numéro 3 (165), juin 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R., Issenhuth, J.-P. & Nadine (1986). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 28(3), 152–156.

RÉJEAN BEAUDOIN  
JEAN-PIERRE ISSENHUTH  
NADINE

## L'actualité

Me reprochera-t-on encore de ne pas m'intéresser à l'actualité? Je termine la lecture d'un numéro du *Guardian* d'Addison et Steele, le célèbre journal de Londres. Qu'est-ce que j'y trouve? *L'histoire du santon Barsisa*, un de ces contes turcs qui veulent montrer la misère humaine. Pauvre Barsisa! Ermite vénéré, il arrête d'écouter Dieu, devient la dupe du démon, assassine une fille de roi et finit pendu. A la réflexion, je m'avise que cette misère n'est pas particulière au milieu turc. Je m'avise aussi que j'ai encore légèrement dévié du présent, donnant ainsi raison à mes détracteurs. Ma livraison du *Guardian* porte la date: 31 août 1713.

J.-P.I.

## Une soif intérieure

Moi qui n'aime ni les voyages, ni l'Irlande, ni les parapluies, j'ai tout de même mordu au récit de Louis Gauthier, *Voyage en Irlande avec un parapluie* (VLB éditeur, 1984). On peut difficilement imaginer prose plus anecdotique, expéditive, factuelle. Mais l'émotion n'est pas évacuée; au contraire, plus la langue se resserre, plus son objet grandit. Le narrateur était parti pour déjouer cette réalité rétrécie qui nous infiltre et il a décidé un beau matin d'aller à la rencontre de l'Univers en personne, du «Grand Quoi-Que-Ce-Soit». Il n'est pas difficile de prédire sa destination: sac au dos, après une escale humide en Irlande, notre

romancier s'embarque pour l'Inde. Cette distance anticipée, ce grand besoin d'ailleurs et d'autre chose, car le récit raconte cette escale qui précède le grand départ, voilà ce qui creuse et anime le factuel et l'anecdotique pour que s'y imprime en négatif le lieu vacant d'une certaine soif intérieure.

R.B.

## Épiphanies

J'ai attendu longtemps avant de lire *Dieu existe, je l'ai rencontré*, le petit livre d'André Frossard. Je craignais une apologétique tarabiscotée, ou des envolées frelatées. A tort. C'est heureusement un simple récit, où chaque mot est posé avec précision, au point où l'excès de travail touche à l'absence de travail, comme l'excès de vitesse touche à l'immobilité. Pour écrire de cette façon, il me semble, il faut bénéficier d'un don exceptionnel, ou s'y reprendre cent fois. La limpidité obtenue est une sorte de garantie d'authenticité: on ne se donne pas tant de peine pour des billevesées. Le livre de Frossard est véritablement un chemin d'accès à l'expérience vécue, le plus droit possible, un témoignage qui essaie d'être juste, une tentative de partage sans trahison. L'expérience elle-même pourrait s'ajouter à celles, nombreuses, que rapporte Jean-Luc Hétu dans son livre *Psychologie de l'expérience intérieure* (Ed. du Méridien, 1983). Autour de ces expériences, le langage tourne avec un succès mitigé au moyen des mots *transport, visitation, épiphanie, inspiration, transe, extase*. D'après des études récentes, anglaises et américaines, citées par Jean-Luc Hétu, une bonne partie de la population connaît de telles expériences. La plupart du temps, il est difficile d'y avoir accès: soit par crainte du ridicule, de la censure ou du coup de pied de l'âne qu'évoque René Girard, soit par crainte de les dénaturer en les communiquant, soit par le sentiment qu'on ne jette pas des perles à tout vent, les intéressés n'en parlent pas. André Frossard a trouvé, il me semble, la façon d'en parler en prose.

J.-P. I.

### L'enfant absent

Le narrateur d'*Un Homme fort fragile* (VLB éditeur, 1985), de Mario Bolduc, est sensé être un enfant d'une dizaine d'années. On accepte la convention sans poser de question ou on décroche avant cinquante pages. Moi j'ai décroché et j'ignorerais toujours la fin des aventures de Marceau, d'Huguette et des autres. Je ne peux donc rien dire de plus mais je continue quand même. J'ai décroché parce qu'il me semble que Mario Bolduc parle comme un grand garçon de ses souvenirs d'enfance et que j'ai trouvé superflu de me forcer à croire qu'il redevenait effectivement l'enfant qu'il n'aura sans doute jamais été.

R.B.

### Hommage à Nadia Boulanger (1887-1979)

La plupart des livres contemporains me tombent des mains. Quand, par exception, l'un d'eux m'intéresse de la première page à la dernière, je me dis que l'exception mérite d'être soulignée. Voici un petit livre qui m'a prouvé, de bout en bout, qu'il valait les arbres abattus pour le fabriquer: *Mademoiselle*, par Bruno Monsaingeon (Ed. Van de Velde, s.d.). Ce petit livre rend hommage à une très grande femme qui a marqué de sa griffe l'interprétation musicale au XX<sup>e</sup> siècle. Chacun des propos de Nadia Boulanger rapportés ici m'a donné à penser sur la conduite de la vie. Afin de ne pas trop éventer le parfum du livre, je prendrai seulement pour exemple de ces propos ce que Nadia Boulanger dit de sa carrière de compositeur abandonnée. Ce que je composais, estime-t-elle, n'était pas mauvais, mais n'apportait rien, c'était inutile. Elle s'est peut-être trompée. Fauré le pensait. Quoi qu'il en soit, cet exercice de lucidité, cette absence totale de complaisance envers soi-même me donnent à penser pour longtemps.

J.-P. I.

### Le couteau dans le...

Maurice Gagnon n'y va pas avec le dos de la cuiller. Son roman noir, *La Mort aux yeux bleus*

(VLB éditeur, 1985), raconte l'histoire de la victime d'un viol qui entend bien ne pas traîner son humiliation toute sa vie. Anne-Marie Rodrigue a l'obsession tenace des héros masculins d'un certain type. Elle conduit de gros bolides, manipule de forts calibres et sait se dédoubler comme un œuf scissipare à la manière des meilleurs agents spéciaux. Elle fera donc échec et mat contre la bande de vilains qui l'avaient presque assassinée à force de stupre, mais c'est elle qui aura le dernier couic de tous ses agresseurs et même de quelques autres pour faire bonne mesure. Elle signe sa vengeance d'une main professionnelle en plantant son couteau au cul des cadavres de ses anciens assaillants. C'est le coup du bourreau bourré... sans doute ne deviendrai-je jamais un vrai liseur de policiers.

R. B.

### Les actes de Jean Rivard

Et si la vie n'était pas ce qu'en disent les journaux? Si les discours qui agitent la société et le monde intellectuel n'étaient que du vent? Si ce qui comptait, c'était d'apprendre à habiter la terre intelligemment? Alors j'aurais beaucoup à apprendre de *Jean Rivard*, le livre d'Antoine Gérin-Lajoie, dont j'ai malheureusement ignoré l'existence jusqu'à la semaine dernière. J'aurais à y apprendre — ou réapprendre — à vivre sur terre. Jean Rivard, me dit l'auteur, est un homme d'action. Ce n'est pas un activiste. Ce n'est pas non plus un oisif qui se regarde, se gratte et se crée des malaises à raconter. Il a un projet à réaliser, où l'action est la sœur du rêve. Il connaît la valeur du travail physique machinal, essentiel à la pensée. Il connaît le rôle de la pensée dans l'organisaion intelligente de la vie. Sa vie mûrit dans la constance, avec la terre, non pas contre elle, ni loin d'elle. En voilà assez pour que je rapproche *Jean Rivard* de *Walden* de Thoreau, de *La grande muraille* de Claude Michelet (Laffont, 1981) ou de *La révolution d'un seul brin de paille* de Masanobu Fukuoka (Ed. de la Maisnie, 1983). En voilà assez pour que je rapproche Antoine

Gérin-Lajoie de celui qui parlait d'habiter la terre poétiquement. Ce rapprochement l'aurait étonné, et peut-être aussi qu'on lui dise que cent ans plus tard, son livre vivifierait quelqu'un, qui verrait en lui un auteur très grand.

J.-P. I.

### Les dents de l'amère

Un jour, allant m'interviewer, une journaliste m'a parlé d'un semblable entretien qu'elle avait eu avec Pierre Elliott Trudeau, me racontant qu'il s'était, comme moi, assis en face d'elle et qu'elle avait cherché à savoir, en regardant entre ses jambes, de quel côté il *la* mettait. Durant l'interview, je surveillai son regard. J'ai même serré mes jambes, bêtement je le reconnais. Sur le coup, je l'ai trouvée vulgaire. Mais je l'entendis plus tard (Radio-Canada, 10 décembre 1985) parler de son métier et avouer qu'elle avait «la sensibilité psychanalytique». Je compris que c'était plutôt un *symbole* phallique qu'elle avait cherché dans le pantalon de l'ancien premier ministre. Et puis, elle affirma avoir réussi ses entretiens avec monsieur Trudeau, alors que d'autres «s'y sont cassé les dents», Trudeau leur renvoyant «leurs questions dans la bouche». A la lumière de ces explications, j'ai mieux compris ce que ça pouvait être, une «sensibilité psychanalytique». Savez-vous de qui je parle? Ce n'est pas grave.

N.

### Du lecteur à plus d'un auteur

Quand tu lances une idée, ce n'est pas toi qui parles, c'est l'air du temps, ou c'est le texte d'une pièce, ou c'est le gros animal social qui emprunte ta voix, et me sert une de ses rengaines patentées. Que ne donnerais-je pas pour t'entendre? Peux-tu un instant t'écarter de toute cause, de tout système, de tout cadre, de tout mouvement, et parler en ton propre nom? Comme je n'ai pas le loisir de m'en rendre compte, et désespère de cette possibilité, je demande le droit de m'en aller, sans que tu me lances des pierres.

J.-P. I.